

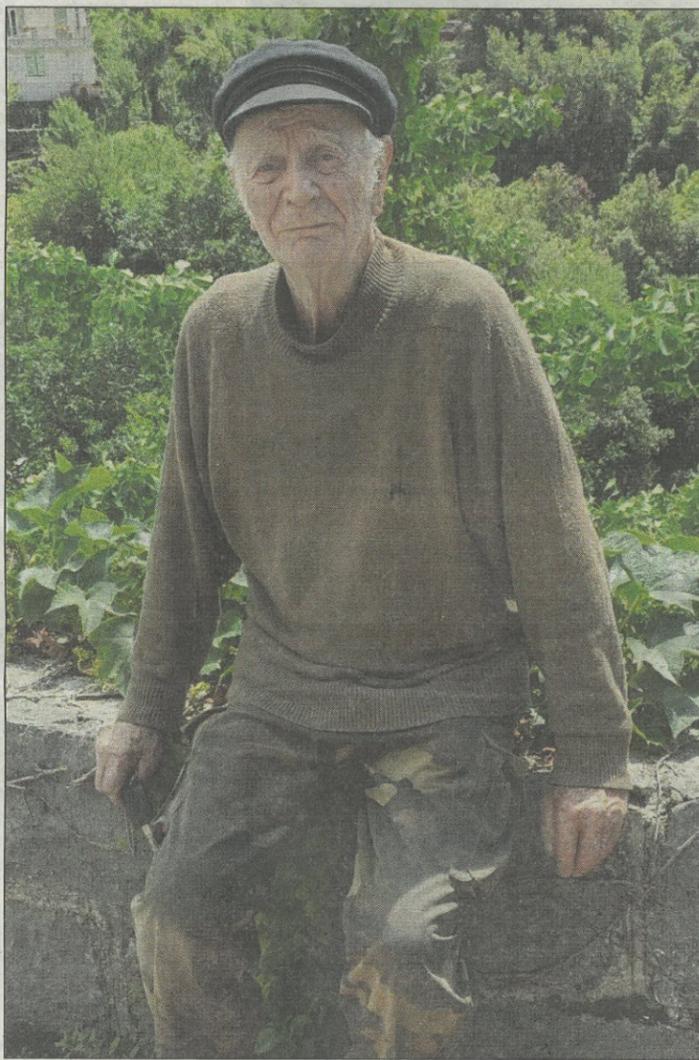
# Miraculé de la Seconde Guerre mondiale, il raconte

Francis Albin, ancien combattant niçois résidant à Touët-de-l'Escarène, évoque pour la première fois ses douloureux souvenirs d'enfance durant la Seconde Guerre mondiale en 1944.

Les années passent inexorablement. J'ai mon âge et j'ai conscience que les témoignages directs sur la Seconde Guerre mondiale vont se raréfier. Il y a une source presque inépuisable de récits mais on voit bien que le cours d'eau des anecdotes va s'assécher comme le Paillon en été, alors... Je ne vais plus garder ce souvenir seul, il le faut, il est temps ». Le regard est vif, le verbe facile avec la pointe d'accent typique d'un ancien niçois issu des Paillons. À bientôt 87 ans, Francis Albin choisit comme point de rencontre un muret de la RD 2204, surplombant la cascade de Redebras à quelques pas du hameau de Saint-Laurent, quartier excentré de Touët-de-l'Escarène où il réside.

## « À 6 ans, j'avais tout perdu »

Le vieil homme se souvient de ce 26 mai 1944 qui a changé sa vie : « J'avais 6 ans et demi, je vivais au quartier Pasteur de Nice avec ma famille et j'allais à l'école du coin quand tout l'est de Nice a été bombardé par les Alliés <sup>(1)</sup>. C'était le chaos, l'enfer. On s'est échappé par les fenêtres du rez-de-chaussée avec des copains, livrés à nous-mêmes. Il y avait des corps par terre dont des enfants comme moi. Ils ne bougeaient pas. Et puis les ruines et le bruit sourd des bombardiers. Je me souviens de cette petite casquette brune sur le sol, sans maître... Puis j'ai couru. Ma maison n'était pas loin, j'ai voulu y retourner mais ce n'était plus qu'un champ de ruine, j'avais tout perdu, à 6 ans. Ça criait et courrait de partout, je me demandais ce qu'il se passait quand ma tante Jeannette est arrivée pour me prendre avec elle, en larmes. C'est là que je



Francis Albin, rescapé miraculeux de la Seconde Guerre mondiale, à Touët-de-l'Escarène. (Photo O. F.)

me suis retrouvé ici en rase campagne dans ses bras ».

## « On se croyait tiré d'affaire »

Direction l'arrière-pays pour le petit niçois. L'ancien ébéniste,

pointe son doigt vers une cavité rocheuse, camouflée par un des lacets qui montent vers le col de Braus. « C'est le lieu-dit de La Roche Taillée, une garnison allemande était postée là durant des mois en 1944 ». Francis Albin évo-

que le poste de garde établi par la Wehrmacht pour empêcher une attaque de résistants. « Ma tante avait un laissez-passer en tant que riveraine. On descendait une fois par semaine à Touët à pieds, ça se passait bien, on nous saluait cordialement. On se croyait tirés d'affaire ». Le calme avant la tempête. Le débarquement de Provence puis la libération de Nice le 28 août poussent les Allemands à battre en retraite sur la Côte d'Azur. Les soldats de l'invasion sont sur les dents.

« C'était un jour comme les autres, trois mois étaient passés depuis le bombardement de Nice-est, se rappelle celui qui est né en 1938. On allait chercher du lait au village quand on a vu au loin plusieurs camions allemands nous dépasser à vive allure. Le barrage était occupé par de nouveaux soldats en plus de ceux que nous croisions depuis trois mois. On a été arrêtés par les nouveaux et passés à tabac, on nous criait dessus en allemand. J'ai fini au sol, blessé. Ils accusaient ma tante de collaborer avec les maquisards. On nous a ordonné de nous mettre face au mur pour être fusillés. Ça a pris du temps, ils attendaient l'arrivée imminente de SS ».

## Sauvés par des bombardiers américains

Francis Albin revit la scène, habité, un brin marqué puis il retourne d'un pas vif sur la route en montrant la montagne appelée La Plastra : « C'est là que le miracle se produisit. On a vu une voiture décapotable de la Gestapo arriver au loin. Ma tante pleurait, c'était la fin qu'elle disait puis on a entendu une forte détonation, un bruit de moteur en l'air et d'autres explo-

sions encore et des fracas. D'un coup apparemment deux Boeing Fortress américains qui nous survolaient à basse altitude. S'en est suivi une forte confusion, les Allemands gueulaient, fuyaient en voiture ou à pieds mais certains restaient là malgré le danger. Un soldat s'est approché de nous menaçant avec son arme mais le plus vieux des Allemands que nous connaissions s'est interposé en faisant signe à son collègue de fuir. Il nous indiquait les restanques en vociférant "schnell" [« vite » en allemand]. On a sauté, couru, marché puis on s'est cachés tétanisés derrière une maison cantonnière pendant peut-être 24 heures. On entendait le bruit des bombes et des mitraillettes au loin puis le silence de la nuit. On mourrait de soif puis on a entendu au petit matin des pas, on a craint de voir des nazis puis on a compris. Les deux gars en chemise parlaient en niçois, armés de fusils et nous ont dit : "C'est fini, la guerre est finie, Nice est libérée". On a pu boire dans une gourde en fer avant de remonter avec eux plus haut dans la montagne ».

Le petit groupe fait une halte. En contrebas, le village de L'Escarène est éventrée, sans ses trois ponts, la route de la Roche Taillée, elle, est rasée. « Pauvre de nous », lâche l'un des résistants en niçois », raconte Francis Albin. La guerre était presque finie dans les Alpes-Maritimes. Nice et les Paillons étaient libres, avec leurs lots de stigmates et de blessures et une reconstruction à entamer.

## OLIVIER FAZIO

1. Les positions allemandes de l'est de Nice ont été bombardées trois fois par l'armée américaine. Plus de 300 personnes sont tuées. On compte aussi une centaine de blessés et de disparus.

## « La Légion d'honneur c'est ma dernière bataille »

Francis Albin a survécu à un conflit avant d'en rejoindre un autre. Appelé sous les drapeaux en 1959, pour combattre en Algérie, il a 21 ans et sert dans le 3<sup>e</sup> régiment de parachutistes du célèbre général Marcel Bigeard. Dans cette guerre qui n'ose pas dire son nom, le Niçois est blessé trois fois : touché par une balle à l'épaule en Kabylie, il saute, à peine remis, lors d'un parachutage en zone de combat à Oran, sur une mine. Il est blessé au genou mais refuse d'aller à l'hôpital. En juillet 1959, lors d'un service commandé, le jeune homme reçoit une autre balle dans l'abdomen. Ce sera huit jours de coma, des séquelles et une cicatrice de 25 centimètres le rendant grand invalide de guerre à 85 %. « J'ai été hospitalisé 6 mois, avant d'être renvoyé dans mon foyer. Arrivé en gare

de Touët, je pesais 50 kg, j'étais épuisé. » De retour chez lui Francis Albin devient ébéniste et mène une vie paisible lorsqu'il est contacté vingt ans plus tard par des camarades.

## « La seule blessure encore ouverte »

Ses ex-compagnons d'armes l'encouragent à se porter candidat au grade de chevalier de la Légion d'honneur. D'abord réticent, l'ancien combattant est convaincu par un courrier du général Bigeard qui le félicite pour son « parcours exemplaire semé d'embûches toujours surmontées avec courage ». « Vous êtes de ceux qui ont fait Bigeard avec la parcelle de gloire à l'édifice de notre histoire. Vous savez être et durer », lui écrit son ancien commandant. Sa demande auprès du bureau des dé-

corations du ministère de la Défense est refusée. C'est la douche froide. La reconnaissance de trois blessures de guerre archivées vaut pourtant éligibilité à cet honneur suprême. Or une seule est répertoriée par l'administration.

Depuis quarante ans, la plus prestigieuse décoration française échappe au conscrit. Et ce, malgré le soutien public de frères d'armes décorés. Depuis 2016, des élus locaux comme feu Jean-Claude Guibal, Christian Estrosi, Éric Ciotti ou encore le maire de Blausasc Michel Lottier écrivent aux ministres des Armées sans qu'aucun ne donne une suite favorable. Pour Francis Albin, « c'est la seule blessure encore ouverte. J'ai 87 ans, c'est ma dernière bataille de "con glorieux" comme disait Bigeard ».



Francis Albin, conscrit lors de la guerre d'Algérie. (DR)